

HISTOIRE DE STRASBOURG

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'À NOS JOURS

TOME 1

Du même éditeur

Histoire d'Alsace

Rodolphe Reuss, 2023.

La sorcellerie au XV^e et au XVI^e siècle particulièrement en Alsace

Rodolphe Reuss, 2023.

Récits historiques et légendaires d'Alsace

Robert Wolf, 2022.

Le parapluie bleu. Strasbourg, années 1960,

Souvenirs de l'écrivain Michel Louyot, 2021.

Henri Farel, roman alsacien (Tomes 1 & 2)

Louis Spach, 2021.

Antiquités d'Alsace. Département du Bas-Rhin

Jean Geoffroy Schweighaeuser, 2020.

Antiquités d'Alsace. Département du Haut-Rhin

Marie Philippe Aimé de Golbéry, 2020.

Catalogue complet sur : <https://editions-jalon.fr>

HISTOIRE DE STRASBOURG

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'À NOS JOURS

TOME 1

RODOLPHE REUSS



Éditions JALON, 2024

© 2024, Éditions JALON. Tous droits réservés.
contact.editions-jalon.fr
ISBN 978-2-491068-70-7
Dépôt légal : janvier 2024

Sommaire

<i>Avant-propos</i>	VIII
<i>Préface</i>	XI

Des origines jusqu'à la Réforme

Argentoratum celtique et romain	15
Strasbourg à l'époque franque	21
Strasbourg sous les empereurs franconiens et saxons	29
Strasbourg sous les Hohenstaufen	39
Strasbourg et l'évêque Gauthier de Geroldseck	55
Strasbourg sous la domination du patriciat	65
Les premières émeutes populaires et la réforme de la Constitution	71
La peste noire, le massacre des Juifs et la révolution de 1349	83
Strasbourg pendant le règne de Charles IV de Luxembourg	89
Strasbourg sous le règne de Wenceslas	103
Strasbourg sous les derniers Luxembourg	113
Les invasions des « Armagnacs »	121
Les guerres de Bourgogne	129
La vie intellectuelle de Strasbourg au moyen âge (sciences, lettres et arts)	139

De la Réforme jusqu'à la fin du XVI^e siècle

Strasbourg et la Réforme (1518–1529)	151
Strasbourg et la Guerre des Paysans (1525)	159

Strasbourg et le protestantisme allemand dans la lutte contre Charles-Quint (1529–1548)	165
Strasbourg pendant l'Intérim (1548–1552)	181
Strasbourg et la campagne de Henri II en Alsace (1552)	187
Strasbourg jusqu'à la querelle du Grand-Chapitre (1555–1582)	199
Strasbourg durant la querelle du Grand-Chapitre (1583–1591)	213
La Guerre des Évêques (1592–1604)	221
Strasbourg et Henri IV (1599–1610)	227
La vie intellectuelle et morale de Strasbourg au seizième siècle	235

Avant-propos

Rodolphe Reuss (1841–1924), natif de Strasbourg, est le fils d'Édouard Reuss, professeur de théologie protestante dans cette ville, connu comme éditeur des œuvres de Calvin.



Il poursuit ses études de lettres à Strasbourg, jusqu'à la licence en 1861, puis à Iéna, Berlin, Munich, Goettingen, où il soutient un doctorat en 1864, et enfin Paris en 1865. Puis il regagne Strasbourg où il enseigne l'histoire et la littérature allemande comme professeur agrégé.

Après l'Annexion, au contraire de son père, il refuse d'intégrer l'Université allemande de Strasbourg. Il œuvre à reconstituer la bibliothèque municipale détruite par les bombardements de 1870, dont il devient le conservateur.

Après la disparition de son père et face à l'hostilité des autorités locales, il quitte sa ville natale pour s'installer à Versailles en 1896, permettant ainsi à ses trois fils d'échapper au service militaire dans l'armée allemande. Il intègre l'École des Hautes Études, où il travaillera pendant un quart de siècle, se spécialisant dans l'histoire de l'Alsace. Il soutient une thèse de doctorat d'État, portant sur l'Alsace au XVIIe siècle, en 1897.

Au cours de la guerre 14-18, il a la douleur de perdre ses trois fils, Édouard, capitaine au 35^e régiment d'infanterie, Paul, réserviste au 5^e régiment d'infanterie, Armand, engagé volontaire au 35^e régiment d'infanterie.

Après la guerre, il est nommé professeur honoraire de l'Université de Strasbourg et il reçoit de nombreux prix et distinctions.

Son Histoire de Strasbourg, paraît en 1922, deux ans avant sa disparition. Elle lui vaut le Grand Prix Gobert de l'Académie Française cette même année. Il avait déjà obtenu ce prix prestigieux en 1900 pour son Alsace au dix-septième siècle.



Alsacien passionné, protestant libéral et républicain dans l'âme, Rodolphe Reuss écrit son Histoire de Strasbourg à la toute fin de sa vie, à la demande de son éditeur et ami Charles-Guillaume Fischbacher. Il y rassemble toute la matière qu'il a accumulé dans ses innombrables publications précédentes sur sa ville natale.

Grand spécialiste des XVII^e et XVIII^e siècles il s'attache à rédiger un texte couvrant les autres périodes, moyen âge et XVI^e siècle en particulier, avec une même exigence de précision et de clarté.

Son jeune confrère, le grand historien de Nancy Christian Pfister, décrit le livre en ces termes : « c'est une narration élégante des événements dont la cité a été le théâtre depuis sa lointaine fondation jusqu'à sa réunion à l'Allemagne en 1871, une narration que tout lecteur peut suivre et qu'il suit avec passion. Nous n'avons qu'un regret à exprimer ; c'est que le récit s'arrête en 1871. La vraie conclusion ne devrait point être l'arrachement de Strasbourg à la France, après l'affreux bombardement, mais l'entrée des troupes françaises dans la ville, le 22 novembre 1918 : c'est à cette date qu'eût sonné haut et clair le cri de Vive la France à jamais ! par lequel Reuss termine son volume.

Dans cette Histoire de Strasbourg Rodolphe Reuss souhaite « mettre sa narration à la portée de tous. ». Le texte est complété, dans la présente édition, par des notes qui en facilitent un peu plus la compréhension pour le lecteur d'aujourd'hui. Comme sa célèbre Histoire de l'Alsace, déjà republiée par nos soins, ce classique incontournable devrait continuer à passionner tous les amoureux de l'Alsace.

Préface

En mettant au jour cette histoire de ma ville natale, dernière publication peut-être qu'il me sera donné de faire, je réalise sur le tard un des premiers projets littéraires que je rêvais dans mon enfance si lointaine. Je dévorais alors – c'était vers 1850 – avec un vif intérêt, les petits contes historiques, tirés du passé de Strasbourg, que Daniel Hirtz, le maître-tourneur, l'ami d'enfance de mon père, avait publiés, quelques années auparavant, chez Berger-Levrault, et je me disais que ce serait une bien belle chose à faire qu'une histoire des prouesses de tous ces chevaliers et bourgeois de la ville libre, combattant l'évêque Gauthier de Geroldseck et Charles-le-Téméraire, ou recevant les empereurs et les rois dans l'enceinte de leurs murs. Ces vagues aspirations enfantines s'étaient depuis longtemps évanouies quand on me demanda de copier, en 1866, le manuscrit encore inédit de la rédaction la plus développée de la Chronique de Jacques de Kœnigshoven, « le bon chanoine de Saint-Thomas », pour la collection des Chroniques des villes allemandes qui se publiait alors sous la direction de M. Carl Hegel, d'Erlangen. Ce long travail me remit, si je puis dire, en contact immédiat avec le plus lointain passé de ma ville natale, tel que le contenait ce document autographe du plus connu de nos chroniqueurs strasbourgeois, et depuis, je n'ai cessé de désirer des loisirs suffisants pour le retracer à mon tour et le continuer à travers les siècles suivants. Il y a maintenant plus de quarante ans que j'en esquissai les premiers chapitres, à la demande de mon vieil ami d'enfance et compatriote, M. G. Fischbacher, l'éditeur parisien bien connu. C'est grâce à lui seul, à ses admonitions – répétées, vainement, hélas !, trop souvent – que ce travail tantôt abandonné, tantôt repris, soit à Strasbourg, soit à Versailles, a lentement progressé à travers quatre décades. Je désespérais d'en voir jamais la fin, quand au cours de la crise mondiale qui vient de se dérouler sous nos yeux, le désir de m'absorber dans un travail assidu, loin des bruits du jour, bientôt aussi le besoin d'assoupir par lui, dans la mesure du possible, la douleur profonde amenée par cette guerre qui me frappait si cruellement dans mes affections les plus intimes, me firent reprendre mon manuscrit si longtemps délaissé. Quand la nouvelle de l'armistice du 11 novembre 1918 éclata soudain, de cet armistice qui signifiait au monde la délivrance immédiate de l'Alsace et de sa capitale, je mis une espèce de hâte joyeuse à revoir et à compléter mes notes et à terminer cette histoire de Strasbourg, la première un peu complète qui soit publiée dans notre langue.

Conformément au désir exprimé par mon éditeur, je n'ai point fait œuvre d'érudition et n'ai point alourdi le texte de mon récit de renvois aux sources et de notes savantes ; désireux que j'étais de voir cet ouvrage entre les mains d'un plus grand nombre de mes anciens concitoyens, j'ai tâché de mettre ma narration

à la portée de tous. J'espère que malgré cette absence d'appareil critique, les juges compétents verront bien que je me suis efforcé de suivre toujours les sources les plus sûres ; quant à certaines questions encore controversées entre savants et restées obscures jusqu'à ce jour, j'ai préféré une abstention prudente à des affirmations téméraires.

On ne me reprochera pas, je pense, d'avoir fait une large part dans mon récit au Strasbourg du moyen âge et du seizième siècle ; ce sont les deux périodes de son histoire où son influence morale et politique s'est étendue le plus au loin, et où ses hommes d'État ont su faire jouer à notre petite république un rôle influent dans les affaires du Saint-Empire romain. « Je n'ai jamais été de ceux qui, pour mieux prouver la sincérité de leurs sentiments patriotiques, croyaient ou faisaient semblant de croire que l'histoire de l'Alsace et de Strasbourg n'avait commencé qu'en 1789. Je n'ai jamais cru que les convictions les plus fermes et l'attachement le plus absolu aux principes pussent s'amoinrir ou se perdre en rendant justice au passé, en admirant les hauts faits de nos ancêtres dans d'autres siècles et sous d'autres drapeaux. » Ces paroles que j'adressais, en 1873, à mon ami Xavier Mossmann, le savant et regretté archiviste de Colmar, je les signerais encore aujourd'hui, et toutes les épreuves subies depuis un demi-siècle ne m'ont pas fait oublier que l'impartialité est le premier devoir de l'historien.

J'ai arrêté mon récit à la date de la signature du traité de Francfort. Je n'ai pas eu le courage de raconter plus en détail l'histoire des cinquante années qui se sont écoulées depuis et qui ont apporté à ma ville natale tant de changements profonds et ont modifié d'une façon si marquée sa physionomie matérielle et morale. J'aurais tenté de le faire, si j'avais été plus jeune et j'aurais rédigé, je crois, ce dernier chapitre en connaissance de cause, car j'ai suivi sur place cette transformation de Strasbourg, pendant un quart de siècle, m'exerçant au métier d'historien, en notant les impressions du jour ; et quand une fois j'eus quitté le sol natal pour rendre à mes fils une patrie, j'y suis revenu chaque année, en un pieux pèlerinage, passant mes vacances en vue de notre vieille cathédrale. Je n'ai donc jamais perdu le contact avec la réalité des choses d'Alsace et je crois les connaître. Mais il m'aurait été trop pénible d'entreprendre encore le tableau de tant d'événements douloureux, de tant d'injustices, de tant d'insultes à nos sentiments intimes, que nous avons subis durant cette période néfaste et que les rares améliorations matérielles et administratives créées par nos vainqueurs d'alors – améliorations organisées d'ailleurs dans leur propre intérêt bien plus que dans le nôtre – ne sauraient effacer de notre mémoire. Je laisse cette tâche à quelque historien futur, qui, retraçant ces longues années de compression morne et de révolte latente, pourra raconter ensuite les années de la délivrance, du joyeux retour à la mère-patrie, et – s'il plaît à Dieu – l'essor confiant de ma cité natale vers un meilleur avenir.

Rodolphe Reuss. Versailles, 13 octobre 1921.

Livre premier
Des origines jusqu'à la Réforme



Les Ponts-couverts et le Pfennigthurm au XIV^e siècle

Argentoratum celtique et romain

L'histoire

Dans les temps reculés au-delà des frontières de l'histoire, les populations celtiques, éparses dans la plaine d'Alsace et sur le versant oriental des Vosges, n'avaient pas, comme leurs frères de l'intérieur de la Gaule, des villes ou des centres d'habitation plus considérables. Ces premiers occupants de notre terre natale y ont mené sans doute l'existence de tous les peuples primitifs, partageant leurs longs loisirs entre la chasse, la guerre et l'élevage du bétail, luttant entre eux ou combattant leurs voisins germaniques, dans les siècles qui précédèrent l'invasion romaine.

C'est des campagnes de Jules César seulement que date notre connaissance un peu précise du pays entre les Vosges et le Rhin. Le grand conquérant nous y fait connaître une série de peuplades : Séquanes, Médiomatriques, Rauraques et Triboques, sans que nous puissions savoir au juste quand elles sont survenues. Mais l'immense majorité de la population alsacienne d'alors était encore d'origine celtique au moment de l'invasion d'Arioviste et des Suèves. Repoussés par César, après la défaite du chef de guerre germanique (57 avant J.-C.) les Triboques revinrent pendant la période des guerres civiles et se fixèrent dans le nord de la Basse-Alsace actuelle¹, au pays des Médiomatriques, qu'ils refoulèrent vers le plateau lorrain.

Plus tard, les garnisons romaines, fixées d'abord sur la crête des Vosges, descendirent dans la plaine et s'établirent sur une ligne parallèle au grand fleuve, ligne formée par la grande voie militaire qui relia bientôt les régions helvétiques aux provinces rhénanes ; une série de castels d'importance diverse y furent créés, autour desquels ne tarda pas à se grouper une population civile qui fournissait aux besoins de la population militaire.

De toutes ces localités qui jalonnaient la route de Bâle à Mayence, une seule nous intéresse ici, c'est celle d'Argentorat², située à l'extrémité de la terrasse de loess qui s'abaissait vers le confluent des eaux de l'Ill avec les bras multiples du Rhin d'alors. Fut-elle jamais un *oppidum* gaulois avant d'être un *municipium* romain ? Des fouilles récentes opérées dans le sol du Strasbourg actuel ont amené certains savants à l'affirmer, alors que d'autres le nient ; il est peut-être plus prudent de dire qu'ici, comme partout, la question des origines se dérobe à la critique historique. Tout ce qu'on peut dire avec quelque certitude, c'est que la région dut attirer de bonne heure des colons désireux de trafiquer sur les bords du grand fleuve ; les voies militaires, les routes commerciales, venant du sud, du

¹ Leur capitale était *Brocomagus* (Brumath).

² On la nomme plutôt aujourd'hui Argentorate.

nord et de l'ouest qui se croisèrent bientôt auprès de la nouvelle station romaine, ont donné, sans doute, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, une importance relative au *castellum* d'Argentorat, lieu de campement d'une partie de la huitième légion, de la deuxième aussi, de la quatrième, et de plusieurs autres à des moments différents de l'occupation romaine. Pourtant les indications précises sur le Strasbourg romain, ou plutôt sur son histoire, sont peu nombreuses en définitive et très fragmentaires³. On nous dit que la localité nouvelle acquit peu à peu les droits d'un *municipe* romain, qu'elle eut des arsenaux et des fabriques d'armes, les plus importantes, a-t-on dit, des Gaules, affirmation qui ne repose peut-être que sur une faute de copie des manuscrits de la *Notice de l'Empire d'Occident*. Mais, dès le II^e siècle, Ptolémée la nomme seule, avec *Argentovaria*, *Brocomagus*, *Elcebus*, comme l'une des quatre grandes cités de l'Alsace et plus tard l'*Itinéraire d'Antonin* l'appelle *caput Germaniarum ad Rhenum*, tandis qu'Ammien Marcellin la compare à Mayence.

L'établissement d'un dépôt militaire dans une situation géographique naturellement favorable au trafic, devait forcément amener le groupement des éléments gaulois du voisinage, même s'il n'y avait pas déjà là, antérieurement, une agglomération d'origine celtique. Quant aux éléments germaniques, si tant est que des restes des invasions antérieures aient persisté après la conquête définitive, ils ont dû se fondre assez rapidement dans les autres, le Rhin les séparant de la Germanie indépendante et les Champs décumates, au-delà du fleuve, se peuplant bientôt aussi d'immigrants venus des Gaules.

Les dimensions de la ville romaine, telles que les avait relevées déjà l'archéologue André Silbermann, au XVIII^e siècle – les fouilles récentes les ont rectifiées pour quelques détails –, étaient médiocres, si l'on s'en tient à l'enceinte des murs ; mais il est certain qu'en dehors de l'enceinte proprement dite, et surtout dans la direction du faubourg actuel de Koenigshoffen, où le terrain n'était pas noyé par les inondations de l'Ill et du Rhin, s'étendaient des constructions nombreuses, demeures privées ou bâtiments publics ; on y a trouvé jadis des monuments funèbres, des fragments de sculpture, et de nos jours, tout un vaste cimetière gallo-romain.

Mais ces restes de la civilisation romaine ne nous ont rien appris sur l'organisation intérieure de la cité ; aucune des inscriptions découvertes jusqu'ici ne nous a renseignés à ce sujet, et tout ce qui est certain c'est qu'Argentorat, localité de la province de Germanie supérieure ou première, reçut, au plus tard, le rang de *municipe* romain, quand l'Édit d'Antonin Caracalla conféra le droit de cité à tous les habitants de l'empire (212 apr. J.-C.). En tout cas ce fut une ville heureuse pendant près de deux siècles, s'il est vrai que les peuples sans histoire sont les

³ Les nombreuses fouilles archéologiques permettent aujourd'hui d'en savoir beaucoup plus sur l'histoire du site. Voir par exemple *Strasbourg- Argentorate. Un camp légionnaire sur le Rhin (I^{er}-IV^e siècle après J-C)*, Gertrud Kuhnle, Bernadette Schnitzler, Musées de Strasbourg, 2010.